

LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

MORTE - VIVANTE

— Il est malade ?
 — Oh ! très malade, assurément...
 — Et tu ne peux le guérir, toi si expérimenté déjà ?
 — La science et l'expérience sont impuissantes contre sa maladie.
 — Alors, tu le condamnes ?
 — Il n'a aucune maladie caractérisée... Il souffre d'un souvenir... Son cœur a été profondément atteint, il y a vingt-cinq ans ; et il en meurt. Il s'affaiblit tous les jours...

Marceline l'interroge toujours, peureuse.
 — Et t'aurait-il raconté ce qui le fait souffrir ?
 — Non, seulement j'ai deviné qu'il y avait, dans sa vie, dans sa jeunesse, une femme ayant joué un rôle néfaste... une femme qui le tue, si loin que remonte l'abandon... une femme qu'il aime encore, sans doute, lui si bon si droit, si doux...

Et frappant la table d'un geste nerveux, il s'écrie.
 — La misérable ! La misérable !
 Marceline étend le bras pour lui imposer silence.
 — Tais-toi, dit-elle d'une voix mourante... Pourquoi la condamnes-tu ? La connais-tu ? Que sais-tu ?...
 — Non, je ne la connais pas et je n'en sais rien, sinon qu'elle a broyé ce cœur d'homme en un jour d'oubli, sans doute, en un jour de caprice, peut-être, sans penser, à coup sûr, aux désastres que sèmeraient autour d'eux cet oubli et ce caprice. Et voilà pourquoi je dis que cette femme est une misérable...

— Sois indulgent, mon fils... Cette femme n'est peut-être pas si coupable que tu le crois...
 — Pourquoi la défends-tu, puisque tu ne la connais pas ?
 — Et pourquoi l'attaques-tu puisque tu ne la connais pas ?
 — C'est vrai. J'ai tort. C'est que les larmes de cet homme sont allées jusqu'à mon cœur.

— Il a pleuré ?
 — Amèrement. C'est dire que la souffrance est toujours vivace... la blessure toujours saignante.

— Que lui as-tu conseillé ?
 — L'oubli, c'est-à-dire l'impossible... Que tenter ?... C'est l'âme qui est atteinte, et je ne suis que médecin.

Elle réfléchit longuement. Modeste murmura :
 — Le pauvre homme... Il a l'air si bon !
 Marceline n'entendit pas. Elle poursuivait sa pensée.
 — Et cette femme, il la hait bien certainement, car quel autre sentiment éprouverait-il pour elle ?

— Il ne la hait, ni ne la déteste.
 — Il la méprise, alors ? fit-elle, haletante.
 — Non, il pense à elle tous les jours... Il l'aimait... Brusquement elle a disparu. Jamais il n'a su pourquoi. Il attend, pour la mépriser, pour pour la haïr, d'avoir percé le mystère qui, depuis vingt-cinq ans, pèse sur cette disparition. Ah ! le mépris, comme cela tue l'amour et si je pouvais...

— Épargne cette femme, te dis-je, épargne-la... Tu es si jeune... tu dois être indulgent... Tu n'as pas encore eu le temps de souffrir !...

— Si tu avais entendu, comme moi, ce pauvre homme me raconter comment sa vie s'éteint peu à peu, ainsi qu'une lampe dont on ne veut pas renouveler l'huile !... Il n'a plus que le souffle... Un rien le tuerait ; peut-être est-ce quelque vague espérance qui le tient, enfoncée tout au fond de son cœur... Et ce qui reste d'huile n'entreteindra pas longtemps la lampe, je t'assure...

— Tu crois qu'il est en danger... immédiat ?
 — Hélas !... je crois même qu'il pense au suicide... Pour échapper aux tortures du souvenir, M. Beaufort s'était lancé dans l'industrie, demandant l'oubli à des travaux acharnés. Non seulement, l'oubli n'est pas venu, mais il y a perdu une partie de sa fortune. Alors, découragé, voulant échapper à lui-même, trouvant que la mort est longue, bien qu'il la voie plus proche tous les jours, je suis certain qu'il ne s'effraye pas du suicide et le considère comme un suprême débarras.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, pleine d'angoisses. Et rien pour l'en empêcher, pas un mot... ne t'est venu ?...

— N'est-ce pas, mère, que cette situation est digne de pitié ?...
 — Certes ! La souffrance grandit.
 — Et si tu pouvais la soulager, cette souffrance, tu n'hésiterais pas, n'est-ce pas, mère ?

— Oh ! non... et je le ferais avec bonheur...
 — Je suis content que tu me le dises... car voici ce que je tenterai.
 — Quoi donc ?... Et en quoi as-tu besoin de moi ?
 — Tu vas voir... Tous les remèdes seraient inefficaces... Que donner à un homme qui n'éprouve aucun mal caractérisé ? L'envoyer aux eaux ?... A quoi bon ?... Aucun organe n'est atteint... Aucune lésion ne se mani-

feste... C'est donc un traitement moral qu'il lui faudrait... Alors, j'ai songé à toi... petite mère...

— Est-ce que je suis médecin, moi ? dit-elle, essayant de rire.
 — Non, mais tu es intelligente et bonne. La solitude le tue, cet homme. C'est la solitude qui lui donne ses idées noires...
 — Que ne s'est-il marié ! fit-elle d'une voix presque éteinte.
 — Qui dit qu'il ne l'est pas ?

Elle se tut. Lui reprenait, revenant à sa résolution de guérir :
 — La solitude l'accable. Autour de nous, son cœur se réchaufferait. Il verrait combien nous nous aimons. Cela lui créerait une amitié dont il a besoin, car c'est de cela qu'il meurt... Il meurt de ne pas aimer... Autour de nous, il retrouvera le calme dont il est déshabitué... La gaieté, la gentillesse de Modeste auront bien vite découvert le chemin de son cœur... Ta droiture, ta haute intelligence des souffrances humaines le consolera... lui feront peut-être oublier sa peine... Moi, je l'aime déjà, je me suis senti pris pour lui de cette pitié de l'homme bien portant, sain d'esprit, et pour lequel la vie n'a eu que des sourires, pour l'homme éprouvé, au contraire, par tous les déboires, affaibli et résigné. Je l'aime comme un fort aime le faible et je suis même surpris, en y songeant, de la soudaineté de cette affection. Reçois-le donc, mère, laisse-le venir ici... non pas comme un étranger qui, soulagé par son médecin, lui rend une visite de remerciements et de politesse, mais comme un ami.

— Voyons, Gérard, ta proposition n'est pas sérieuse ?
 — Très sérieuse, mère.
 — Réfléchis, mon enfant... c'est impossible, ce que tu me demandes.
 — Et pourquoi impossible, mère chérie ?... Je t'associe à une bonne action... Je te prends comme confrère dans la guérison d'un excellent homme...

— Impossible te dis-je. Est-ce que nous le connaissons, ce malade ?... Qui te dit, si nous le recevons, que nous n'aurons pas à nous en repentir !
 — Oh ! oh ! comme tu y vas ! pourquoi ne pas croire, tout de suite, que nous avons affaire à un forçat libéré ?...

— A mon âge et tu comprendras la vérité de ce que je te dis, lorsque tu seras vieux— à mon âge on ne cherche plus à faire de nouvelles relations. Celles que l'on a suffisent. Tu sais combien je suis sauvage. J'ai toujours vécu pour toi, pour Modeste, j'ai accepté de me rendre à la fête de M. Valognes. Je ne puis pas davantage. Pour réussir dans ce que tu me demandes, pour guérir cet homme en l'entourant d'affection, il faudrait... qu'il gagnât ma sympathie, mon affection et aussi l'affection de ta sœur... Rien n'est moins certain...

— Oh ! mère, pardonne-moi, dit Modeste, il m'a plu beaucoup, et je ne sais pourquoi son visage triste, doux et résigné m'a touchée jusqu'à l'âme.

— Tu vois, mère, tu vois ! dit Gérard, triomphant.
 Mais elle s'obstinait, la pauvre femme, elle secouait la tête. Torturée, parlant contre son cœur, elle résistait quand même.

— J'admets que Modeste puisse l'aimer, cet homme...
 Elle s'arrêta... suffoquée. Vraiment, que disait-elle ? Et dans quelle singulière et cruelle situation l'avait conduite le hasard ? Elle était obligée de résister à sa fille, à l'affection instinctive qui poussait Modeste vers son père.

Elle continua :
 — Oui, je l'admets, tout en trouvant étrange... cette affection... et brusque... si incompréhensible... pour un homme qu'elle n'a vu qu'une fois... qu'elle ne connaît pas...

Elle avait parlé durement. Elle souffrait trop. Elle voulait mettre fin à ce supplice.

Modeste baissa la tête, ayant tout de suite des larmes aux yeux.
 — Ma mère, dit Gérard avec gravité, permets-moi de trouver étrange ta résolution, et même singulière les paroles par lesquelles tu accueilles ma demande. Ces paroles me prouvent que si M. Beaufort souffre de trop de mémoire, pardonne-moi de te le faire remarquer, tu n'as pas, toi, le même inconvénient à redouter.

— Que veux-tu dire, Gérard ? fit-elle, craignant toujours.
 — M. Beaufort a sauvé Modeste d'une mort atroce... Tu trouves étrange que Modeste lui en soit reconnaissante ? Et lorsque je t'offre de le recevoir chez toi et de lui montrer un peu d'amitié, pour le sauver à son tour, tu le chasses... car tu le chasses !

Marceline se tordait les mains, en proie à une terrible anxiété. Gérard avait raison, en apparence, lorsqu'il l'accusait d'ingratitude. Que faire ? Comment lui résister, lui répondre ? Quelles raisons alléguer ?

Et Gérard poursuivait, impitoyable dans sa logique :
 — Je dirai plus, ma mère... je trouves que tu oublies vite, en le repoussant, mais j'estime aussi que tu n'as pas le droit d'en agir ainsi. Vie contre vie... Celle de M. Beaufort vaut celle de Modeste... sans son dévouement, Modeste ne vivrait plus... Je demande à ton dévouement, à ton tour, de faire vivre M. Beaufort...

Elle n'avait plus la force de parler, mais, d'un signe de tête, elle répondait toujours.